

HEARST, ONTARIO

DECEMBRE 1985

*Ernest*

Il est une heure de l'après-midi, par un lundi du mois de mai 1934, un train de marchandise du Canadien Nationale s'éloigne de la gare de Ste-Catherine, comté de Portneuf, et se dirige vers St-Raymond, Rivière-à-Pierre, Latuque, l'Abitibi pour enfin arriver le lundi suivant, c'est-à-dire une semaine plus tard à Hearst dans le Nord de l'Ontario: faisait parti de ce train un char où un "Box Car" un peu spécial qui contenait de la machinerie agricole, du mobilier, 2 vaches, 4 petits cochons (qui passaient leurs temps à crier car ils venaient tout juste d'être sevrés) aussi une cage de poules, je ne me souviens pas au juste du nombre, peut-être une quinzaine, mon chien du nom de Poteau, la nourriture nécessaire pour plusieurs jours et moi-même pour avoir soin de tout ça.

Je venais tout juste d'avoir 16 ans. Ca faisait déjà deux ans que j'avais abandonné l'école; dans les années 30 en campagne à l'âge de 14 ans il était grand temps de commencer à travailler; je n'avais jamais été très loin; à l'école qui était à deux minutes de course de la maison, à l'église à tout les dimanches et parfois sur semaine, quelques fois à Pont-Rouge à sept milles de chez-nous et je me souviens d'avoir été à la ville de Québec (en cheval) une fois avec le plus vieux de mes frères Lucien. Je n'étais pas tellement bien préparé pour faire un voyage comme celui que j'étais en train d'entreprendre. Avant le départ les autorités du chemin de fer nous avaient donné l'assurance qu'ils allaient avoir une attention spéciale pour ce wagon étant donné que des animaux en faisaient parti; ils devaient placer ce wagon immédiatement en arrière de l'engin, afin qu'il y ait moins de contrecoups et ils devaient aussi faire en sorte que je ne manque pas d'eau pour les animaux; nous avions placé un baril rempli d'eau à l'intérieur du wagon avant le départ, mais les contrecoups étaient d'une telle violence que dès les premières heures le baril était presque vide, (les vaches l'avaient eu mais ne l'avaient pas bu). Je crois qu'ils ont vite oubliés que ce wagon devait être placé en avant tel qu'ils avaient promis, car bientôt je me trouvais placé n'importe où parmi les cent wagons ou plus, que le même engin trainait; étant donné que le trajet avait duré une semaine, c'est donc dire que j'étais arrêté plus que la moitié du temps, à chaque ville ou village un peu important, on me plaçait sur une ligne d'attente. Le train laissait des wagons vides

où prenait des wagons pleins et quand il était arrêté j'en profitais pour aller chercher de l'eau avec ma chaudière, soit dans les fossés où dans les trous d'eau où je pouvais, le train était arrêté plusieurs heures à la fois, soit la nuit soit le jour; je ne pouvais pas en mettre beaucoup dans le baril à la fois, car avec le branle-bas cet eau sortait du baril et se répandait partout.

En ce qui concernait ma nourriture, j'avais tout ce dont j'avais besoin avec moi; la huche de pain de maman était remplie de pain, de beurre et je ne sais trop quoi comme breuvage, du lait, car les deux vaches que j'avais avec moi étaient nouvellement vèlées, il me fallait les traire deux fois par jour, le lait était la seule nourriture que j'avais pour les cochons, étant donné qu'ils étaient très jeunes. Au départ c'est-à-dire les premiers jours nous avions du lait en quantité pour moi, Poteau en buvait aussi à volonté et les petits cochons.

Une chose ici n'avait pas été prévu, c'est que les vaches allaient diminuer en lait considérablement dès les premiers jours, de sorte que au bout de 4 à 5 jours ils ne donnèrent pas beaucoup de lait; moi et mon chien ont été les premiers à se sentir de la disette, et j'en donnais aux petits cochons seulement quand le train arrêtait, afin qu'il n'y ait pas de gaspille; si la durée du trajet avait été prolongé de quelques jours je crois qu'il m'aurait fallu partager mon pain avec eux.

J'avais bien sûr de la nourriture pour les poules, ces dernières étant enfermées dans une cage faite de lattes de bois et suspendue au plafond avec de la broche, cette cage était à environ cinq pieds du plancher et tout juste sous cette cage était celle des cochons, qui me servait de siège. Lucien m'avait dit avant le départ, si tu te fais crotter dans le cou, tu changeras de place car il nous faut utiliser tout l'espace possible. Autre chose n'avait pas été prévu concernant la cage des poules, entre le plancher de la cage et la dernière latte du bas, il y avait un espace assez large pour que les oeufs passent et se fracassent soit sur la cage des cochons où sur le plancher. Avec tout le branle-bas les oeufs ne restèrent pas sur le plancher de la cage; j'avais vite appris de ne pas m'asseoir sur la cage des cochons. Maman avait placé des boîtes d'oeufs vides dans la huche à pain et elle m'avait bien averti de ramasser les oeufs et de les placer dans les boîtes car les oeufs c'était précieux. Il fallait s'assurer de ne pas les casser; je ne crois pas en avoir ramassé un seul; autre chose ici n'avait pas été prévu, c'est que au bout de quelques jours les poules ne pondaient plus. La cage étant suspendue au plafond avec de la broche les poules étaient balancées continuellement, peut-être ont-elles eues le mal de mer.

Au cours du voyage quelques part en Abitibi je crois, après avoir été immobilisé pendant un bon bout de temps, pour ensuite avoir changé de voie plusieurs fois, soit pour laisser des wagons vides où en prendre des pleins, j'ai l'impression que le train est maintenant placé sur la ligne principale et que nous allons continuer notre chemin bientôt, quand tout à coup: deux individus qui marchent le long de la voie ferrée viennent jusqu'à moi et ils ont la gentillesse de m'offrir à me payer un "lunch" si je veux bien débarquer du wagon et aller avec eux au restaurant que l'on voit tout près de la voie ferrée. J'hésite beaucoup à débarquer car je croyais de leur dire, que le train était sur le point de partir. Mais ils me dirent qu'ils croyaient qu'ont auraient le temps d'aller au restaurant, alors je leur dit attendez un peu je vais attacher mon chien pour ne pas qu'il me suivre et je vais y aller. Heureusement le train donnait le signal du départ avant que j'eus le temps de débarquer. Je réalisais quelques minutes plus tard, que c'étaient des "jumpers de freight" qui avaient passé proche de m'avoir.

Les vaches étaient attachés au centre du wagon, une des deux portes de côté était fermée et l'autre à l'opposé était ouverte, nous avions cloué trois morceaux de bois des deux par quatre en travers de la porte qui était ouverte, par sécurité je crois, et quand j'avais affaire à débarquer je passais par-dessus le deux par quatre. Une paillasse avait été placée tout à fait dans le haut du wagon par dessus des bagages et je devais monter dans un bout d'échelle pour en arriver là-haut. Je me souviens que Poteau avait beaucoup de difficulté à grimper.

Je profitais que le train soit en marche et qu'ils n'y avaient pas de cessionnaires à l'ouvrage pour me débarrasser du fumier, par contre je favorisait le temps des arrêts pour tirer les vaches. Je vous assure que ce n'est pas facile de traire une vache quand le train est en marche et tout cet environnement n'était pas favorable à ce genre de chose.

Vous devez sans doute avoir déjà remarqué que quand un train de marchandise de plusieurs wagons se déplacent et que tout à coup ils appliquent les freins le contrecoup est beaucoup plus fort en arrière qu'en avant et la même chose lorsqu'il y a un départ brusque, ont entend venir le coup. Les vaches sont devenues assez "fines" que lorsqu'on entendaient venir le coup elle s'appuillaient contre le mur pour amoindrir le coup et les poules prenaient des vrais culbutes.

C'est aujourd'hui dimanche, c'est la sixième journées de trajet, l'engin du Canadien National vient de reculer mon wagon avec quelques autres sur une ligne d'à côté, je crois qu'il doit être autour de midi. Je n'ai pas de mappe, je ne sais pas où je suis rendu, je n'ai pas de montre, il n'y a donc pas de luxe.

Je pense que je dois être rendu en Ontario; l'engin du Canadien National est parti un peu plus loin, je le vois il change des wagons de ligne. Je resterai ici un bout de temps c'est-à-dire probablement quelques heures; à assez courte distance je peux voir plusieurs maisons, il semblerait que c'est une ville. J'attache mon chien car je veux chercher à savoir où je suis rendu. Je descend et me dirige vers ce que je crois être la gare du chemin de fer, après avoir traversé plusieurs voies, je me suis approché assez de la gare maintenant pour pouvoir lire "Cochrane", ça ne me dit pas grand chose, je continue de m'approcher, il y a des hommes qui travaillent et d'autres qui attendent le train je crois, tous le monde parlent anglais, ce que je ne comprend pas; j'aimerais bien savoir la distance qu'il me reste à parcourir, mais je n'ose pas le demander. Tout-à-coup un homme sort de la station et vient vers moi; j'ai peut être l'air un peu suspect, il veut peut être savoir ce que je fais là? Il me parle en anglais, je ne comprend rien! Il me fait signe de le suivre

où de rester là, je ne suis pas sûr; j'hésite un moment mais il revient aussitôt avec un interprète cette fois, c'est à toi ce wagon d'équipement et d'animaux qu'il y a là-bas? Oui, que je lui répond, combien de personnes êtes-vous dans ce wagon, je réponds que je suis seul, es-tu bien sûr que tu es seul, car tu sais si tu n'es pas seul, les autres devront payer leur passage et en plus si tu ne dis pas la vérité immédiatement tu risque d'aller en prison..... Si tout cela se passait aujourd'hui; j'aurais une réponse qui ne passerait pas par l'interprète, je lui dirais "Why dont you go to hell!". Il me communique tout de même une bonne nouvelle, c'est que je devrais arriver à destination demain. Je retourne donc à mon wagon de ménage et je me surprend à parler à mon chien car je crois qu'il est le seul à me comprendre.

Poteau me voit revenir

Il branle la queue à n'en plus finir

Heureusement il ne peut pas s'enfuir

Poteau! Poteau! il ne faut pas gémir

Ca pourrait peut-être, être pire

Si un jour ça peut finir

Je suis sûr, ça nous fera grandir

J'ai encore confiance dans l'avenir.

Petits cochons soyez gentils  
 Votre ration de lait n'est plus garantie  
 Mes deux vaches sont envahies  
 par le vérus du branli-branli  
 Pauvres poules vous faites dur en ti-ti  
 Les boîtes d'oeuf vide de maman ne sont pas remplies  
 Vous n'êtes bonnes que pour être rôti  
 Mon Dieu, mon Dieu quel gâchis!

J'ai le morale dans les talons  
 En ce pays de colonisation  
 J'aurai de la satisfaction  
 Quand je serais rendu à destination  
 Mon Dieu que ce n'est pas drôle d'être colon.

Encore une journée de tonnerre  
 Ces roues qui roulent fer sur fer  
 Ont se croiraient en enfer  
 Après sept jours sur ce chemin de fer  
 Mon Dieu que c'est pas drôle, quel univers!

Septième journée, je me réveille le soleil vient tout juste de se lever, il radieux, je descends sur le planche, tout est très calme, aucun bruit au alentour c'est un peu curieux, je n'ai pas senti cette tranquillité depuis mon départ, mon wagon a été placé sur une ligne d'à côté, je débarque, je cours vers la station pour voir où je suis rendu, j'aperçois en grosse lettre "Hearst". Ca y est je suis rendu, enfin.

On m'avait dit avant de partir que j'avais environ huit milles à parcourir pour me rendre au Lac Ste-Thérèse. Mon bicycle à pédale était placé dans le haut du wagon, tout à côté de mon lit, je le descend, je prend bien soin d'attacher Poteau avant de partir, je pousse ma bicyclette par-dessus plusieurs voies avant d'atteindre le chemin, je suis partis avec un tel empressement que j'ai oublié de traire les vaches, heureusement qu'elles ont pas beaucoup de lait, rien pour les petits cochons, peut-être auraient-ils moins criés s'ils avaient eux un peu de lait, mais dans mon empressement je ne les entendaient plus.

Aussitôt rendu sur le chemin je m'informe qu premier individu que je rencontre, le chemin qui conduit au Lac Ste-Thérèse? J'étais à ce moment là, probablement assez proche de l'évêché, l'individu me dit: "Tu vois le pont là-bas et bien traverse le et suit toujours la route principale et ça te conduira directement au Lac Ste-Thérèse". Avant de partir de chez nous, on m'avait dit que je devais me diriger en direction Nord à partir de Hearst et voilà que je me dirige en direction Sud, c'est peut-être que le soleil ne se lève pas du même côté que chez nous. On m'avait aussi bien indiqué que le Lac Ste-Thérèse était à environ neuf (9) milles de Hearst, c'est très facile m'avait-on dit va-t'en jusqu'au lac et quand tu le verra, retourne environ un quart de mille et tu vas voir une cabane en bois rond c'est le seul dans les environs et c'est là que sont Jean-Baptiste et Ubaldo, qui étaient venu deux mois plutôt pour couper du bois pour bâtir la maison.

Je pédale avec beaucoup d'ambition, mais je ne vois toujours pas de lac, il devrait apparaître à n'importe quelle moment maintenant, chose étrange je me trouve tout à coup à la traverse d'un chemin de fer. (Jogues) On ne m'avait pas dit ça, mais je vois trois hommes qui travaillent sur la voie tout près, je m'approche et leur demande s'il y avait encore loin pour me rendre au Lac Ste-Thérèse. L'un d'eux me dit, tu viens de par là, en me montrant la direction de Hearst, et bien dit-il pour aller au Lac Ste-Thérèse, il faut que tu retourne à Hearst, et il me donne un paquet d'instructions.

Heureusement je n'ai jamais revu le premier merdeux qui m'avait indiqué le chemin pour aller à Jogues.

Donc je m'en retourne. Si hier j'avais le morale dans les talons, en ce moment je crois qu'il traîne en arrière de moi dans le chemin.

Je me retrouve dans la ville de Hearst pour la deuxième fois ce matin et encore une traverse de chemin de fer (Hearst-St-Pie-X) cette fois je la regarde de travers et je me demande qui a inventé une chose aussi énorme je souhaite dans le moment de ne plus jamais en revoir.

Pour aller au Lac Ste-Thérèse il me faut tourner à gauche un quart de mille après avoir traversé la voie ferrée, pour m'assurer d'être dans le bon chemin, il me faudrait peut-être demander information encore une fois. Cette fois j'espère ne pas m'adresser à un merdeux, je vois justement venir sur le chemin, un "team" de chevaux une voiture et un homme dedans, et en même temps je crois voir du côté gauche le chemin qui conduit au Lac, je lui dit: "Pardon monsieur est-ce le chemin pour aller au Lac Ste-Thérèse ici à gauche", il me répond: "Oui justement c'est ça, tu ne serais pas un Cantin", me dit-il, "Oui", ces chevaux continuent toujours d'avancer. Il m'envoie la main, et me souhaite bonne chance et me dit: "Mon nom est Sébastien Villeneuve".

Je continu toujours de pédaler. Cette fois j'ai confiance d'être dans le bon chemin, du moins je me dirige vers le nord et le soleil cette fois est à la bonne place. Les sueurs me coulent sur le visage et suis en train de me rendre compte que je n'ai pas pensé de déjeuner avant de partir. Au point où je suis rendu, je crois avoir un bon vingt cinq (25) milles de pédalés et j'ai bien hâte de voir un lac. Il y a très peu de bâtisse le long du chemin, une maison ici et là en bois rond, et justement il y a une cabane ici tout près du chemin. Il y a un homme dehors à la porte, il me regarde et tout à coup il lève la main et me crie très fort "haie salut", je me dis en moi-même, le monde est certainement un peu dérangé dans ce pays et je continue mon chemin. Mais pas pour très loin, je réalise que c'est Ubald qui m'a salué, donc je suis rendu. J'entre dans la cabane et Jean-Baptiste est là, ils viennent tout juste de dîner, il me demande si j'avais faim.

Dans les jours qui ont suivi je ne me souviens pas très bien ce qui s'est passé, d'ailleurs ce n'était plus ma responsabilité, mon bouleau était terminé.

Ce voyage qui vient de se terminer, se passait en 1934 c'est-à-dire il y a plus de 51 ans, il n'est pas facile de se rappeler de tous les détails. Je suis même surpris de ma mémoire car au début je ne croyait pas pouvoir réussir surtout avec mon degré d'instruction, il n'est pas toujours facile de tourner les phrases de façon compréhensive.

Dans le compte-rendu du voyage que Marie a écrit il y a quelques années, c'est-à-dire le voyage qu'elle avait faite à l'automne 1933, Marie, Catherine, Lucien et Jean-Baptiste pour venir visiter le nord, elle évoquait les raisons de notre déplacement l'année suivante. Bien sûr c'était l'heure de la colonisation disait Marie, il se faisait beaucoup de propagande à cette époque en ce sens là à l'endroit de la colonisation, mais ce que je n'ai jamais compris c'est que personne d'autre de notre paroisse, de nos parents où de nos connaissances se sont déplacés; Ste-Catherine était une paroisse pauvre, mais pas plus que les autres et l'environnement était strictement agricole. Chez-nous nous avions huit (8) ou neuf(9) vaches et l'hiver les hommes faisaient du charbon de bois; nous étions sept (7) garçons et je crois que Maman ne voyait pas d'autre possibilité pour nous que de vivre de la terre, et pour ça il fallait s'éloigner car il n'y avait pas de terre de disponible au environ de chez-nous.

Je voudrais en terminant ces quelques notes de mémoire louer le courage de Maman qui était veuve depuis une dizaine d'années et qui avait cinquante ans au moment du déplacement. Je crois fermement que la Providence était en arrière de tout ça, elle avait une grande confiance en Dieu et elle ne manquait pas de prier; en ce qui nous concerne nous, ces enfants, je crois que nous sommes tous heureux et satisfaits.